

03.XI.2019

Evelyne GELIN

RICHARD

« C'est ça, cassez-vous ! Qu'est-ce que vous voulez que j'en aie à foutre ! » Écrasé dans ses coussins, Richard tente d'éructer sa colère. Sa voix est rauque, il a les yeux fixés sur la baie vitrée. Derrière lui, Mercedes a fermé les yeux à défaut de pouvoir se boucher les oreilles. Un instant immobile, le dos légèrement voûté, elle a attendu que les cris cessent pour se diriger à petits pas vers le vestibule. Elle troque ses mules de satin pour des bottes à zip et referme la lourde porte derrière elle, le plus silencieusement qu'elle peut, en serrant son cabas sous son bras. Elle n'a pas voulu voir que Richard avait arraché sa perfusion.

Après le départ de son aide-ménagère, celui-ci reste immobile, les yeux dans le vague, toujours dirigés vers la terrasse et le jardin. Son souffle devient de plus en plus sourd. Chaque inspiration lui arrache une grimace. Il se lève avec difficulté, tente vainement de rebrancher sa perfusion, puis se rassied pour reprendre son souffle. Il tâte alors la poche de son pantalon et en retire un petit téléphone à clapet argenté, d'une

marque qui n'existe plus depuis bien une décennie. « Allô, Miguel ? interroge-t-il. Tu es dans le jardin ? Apporte-moi mes cigarettes, s'il te plaît. Je suis dans le salon. » Il se crispe, et renifle avec un rictus d'agacement : « Mais putain ! Laisse-moi crever comme il me plaît ! Si je te dis de m'apporter mes clopes, apporte-moi des clopes ! »

Richard ne s'attend pas à voir venir son majordome. Miguel régit la maison comme il lui plaît, insensible aux injonctions de son patron, lequel ne lui en tient pas rigueur. S'il est au jardin, il finira de tailler quelque rosier avant de se présenter au salon. Mais ce que Richard n'admettrait de personne, il le supporte de son employé mexicain. C'est peut-être même cette force tranquille qu'il apprécie chez lui. Personne ne lui a jamais tenu tête. Sa fortune, sa notoriété et même sa stature en ont toujours imposé et s'il avait bien des adversaires en affaires, nul ne se risquait jamais à l'affronter. Il a vécu entouré de courtisans, serviles de naissance ou de métier, qui par faiblesse, peur ou stratégie acquiesçaient à chacune de ses propositions. A-t-il jamais été aimé ? Il craint que non. Mais il n'a jamais eu à répondre à la colère, aux reproches ou à la haine de quiconque. Il a simplement été trahi, en toute discrétion.

« Allô, Miguel, est-ce que tu pourrais venir m'aider ? » Richard a du mal à souffler, mais il parvient à prononcer des remerciements. « Merci, Miguel, je t'attends. Je ne vais pas très bien. » Il se retient de gémir ; dans ces moments-là, le moindre murmure est un écorchement. Il aurait voulu que Sue reste un peu plus. Elle est venue de Springfield passer quelques jours avec lui, mais elle est repartie hier. La présence de sa fille a eu sur ses douleurs et son âme un effet apaisant, mais depuis qu'elle est repartie il a sombré. Le mal a redoublé. Il s'est montré plus aigri que jamais avec son personnel. Combien de temps lui reste-t-il encore à vivre ? Mais pourquoi vivre encore ? Pourquoi endurer une nouvelle journée, si ce n'est pour mettre Sue à l'abri

du besoin, et surtout s'assurer que ni Sarah ni Richard Jr ne touche une miette de l'héritage ?

Miguel tarde à arriver. Richard est à bout. Il tente de prendre appui sur le bord de la table pour se lever, retourner à son fauteuil et rebrancher s'il le peut ce cathéter. La moindre goutte de cette potion serait déjà un soulagement. Mais le souffle lui manque ; il retombe sans bruit sur sa chaise. Il a beaucoup maigri, c'est vrai, mais cela lui donne la sensation d'avoir retrouvé son corps de jeune homme. Les médecins font des miracles, il va s'en sortir. Sauf que là, à l'instant, il a besoin d'aide. Il a besoin de Miguel pour se rasseoir confortablement dans son fauteuil, ou peut-être sur son lit.

« Mais qu'est-ce qui vous arrive, Monsieur Richard ? Vous avez voulu faire le malin ?

— Tu parles, j'ai seulement voulu me mettre sur cette chaise.

— C'est ça. Dites-moi plutôt que le départ de votre fille vous a rendu fou, comme d'habitude. Mais vous savez, Mercedes n'y est pour rien, la pauvre. Et vous, vous ne gagnez rien à arracher votre perfusion... Vous ne mourrez pas plus vite, ni en meilleure santé.

— Miguel, épargne-moi tes commentaires.

— Et vos autres enfants ? Ne serait-il pas temps de renouer avec Sarah et Richard Junior ?

— Je t'ai dit de te taire ! »

L'instant suivant, dans les locaux de Sun & Cherry à Portland dans l'Oregon, une jeune femme observe un changement d'expression dans le regard de son patron : « Tout va bien, Monsieur Yugler ? Monsieur Yugler ? Vous m'avez entendue, Monsieur Yugler ?

- Oui, pardonnez-moi Samantha. J'étais ailleurs...
- June, pas Samantha. Êtes-vous sûr que tout va bien, Monsieur ?
- Oui, oui... Ça va. Où en étions-nous ?
- Je vous disais que l'agence de New York a appelé. Il faut que vous contactiez Martin rapidement.
- Martin, rapidement... d'accord... rapidement... »

Richard pivote lentement sur son fauteuil, aveugle à ce qui l'entoure. « C'est ça. Martin... Appeler Martin... rapidement... À l'agence de New York, répète-t-il. Merci Samantha. Vous pouvez me laisser maintenant. »

La jeune secrétaire quitte la pièce en se retournant plusieurs fois pour s'assurer que son patron va bien. Il la rappelle alors : « Samantha, faites-moi apporter des chesterfields, je vous prie.

— Bien, Monsieur Yugler. Je vais m'en occuper. Mais rassurez-moi, vous m'avez reconnue, n'est-ce pas ? Vous savez que je suis June, pas Samantha ? »

Une fois seul, Richard regarde autour de lui, comme pour découvrir chacun des meubles de son bureau. À quatre-vingt-un ans, il est peu sensible à cette déco des années 1990, toujours suffisamment moderne à ses yeux. En revanche, son regard s'arrête sur l'épaisseur de son écran d'ordinateur, un IBM relié à son imposante colonne. Il faudra en changer. Les nouveaux modèles sont incroyablement fins.

Et pourquoi devrait-il rappeler ce Martin de l'agence de New York ? Celui-ci a quitté le groupe il y a au moins dix ans ! Et pas de la plus belle manière. Richard se souvient très bien comment il l'a renvoyé sur le champ quand il a découvert ses liens avec

Pinnacle Foods. Et cette femme, cette June, elle aussi a quitté l'entreprise depuis au moins vingt ans, en 1997 ou 1998, quand il a embauché la sublime Samantha...

Richard se sent sortir de sa torpeur. Hier encore, il était à l'article de la mort et voilà qu'il ne ressent plus aucune gêne pour respirer ni se déplacer. Et pourtant il ne rêve pas. June est bien là, en chair et en os. Ce bureau à la déco vieillissante est bien le sien, celui où il s'est rendu quotidiennement pendant quarante ans, jusqu'à ce que son cancer prenne le dessus... Quel jour sommes-nous ?

Richard passe la main dans la poche de son pantalon, à la recherche d'un téléphone portable, mais il n'en retire qu'un mouchoir à ses initiales soigneusement plié et repassé. « June, s'il vous plaît, appelle-t-il dans l'interphone. Pourriez-vous m'apporter la presse du jour, je vous prie ?

— Bien sûr, Monsieur. Sinon, les fleurs que vous avez commandées pour Madame sont là. Ne les oubliez pas !

— Pour Madame quoi ?

— Comment ça, Madame quoi ? Pour Madame votre épouse, bien sûr. Dois-je vous rappeler que vous fêtez son diplôme ? Vous m'avez demandé de réserver ce soir au Pigeon pour vous deux, avec Sarah et Richard Jr. Vous n'avez pas oublié ?

— Ça m'étonnerait bien. Il manquerait plus que je dîne avec cette salope et ses chiards ! », assène Richard dans l'interphone, méchamment hilare.

June est habituée aux sautes d'humeur de son patron. Mais il y a clairement quelque chose qui ne va pas aujourd'hui. Et cette façon de l'appeler Samantha ! Elle frappe à la porte du bureau. Et comme il ne réagit pas, elle se permet d'insister, cogne un peu plus fort. « Monsieur Yugler ? Tout va bien ? se risque-t-elle à travers la porte. Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous n'êtes pas bien ?

— Vous avez raison, je vais m'en aller, répond Richard en cherchant des clefs dans son tiroir. Je vais faire un tour.

— Mais, dit June, qui ouvre finalement la porte. Nancy va être déçue. Elle était si heureuse que vous ayez pu organiser cette soirée ensemble.

— Elle attendra. »

Richard Yugler arrache *The Oregonian* des mains de sa secrétaire et se dégage le passage jusqu'à l'ascenseur, dont il écrase frénétiquement le bouton. Il s'apaise toutefois un peu en apercevant son reflet dans le miroir ; il se trouve bonne mine. Ce doit être la lumière. On pourrait pourtant bien croire qu'il a rajeuni. Ses sentiments s'entremêlent, il appuie machinalement sur le bouton du deuxième sous-sol puis se dirige sans hésitation vers le box 33 où l'attend une Chevrolet Corvette C5 rutilante. Il met le contact, avance doucement vers le portail automatique, répond au salut du gardien et, pris de la sensation de renaître, il enfonce l'accélérateur. Puis, comme il le fait tous les jours de sa vie en sortant du bureau, il allume la radio : À Seattle, la mère infanticide Nicole Ridgway a été libérée sous caution... Le président Clinton décide de reporter la réforme du système de santé... En mémoire des six victimes du World Trade Center, une fontaine monumentale va être édiflée à New York...

Le Président Clinton ? Six morts seulement dans un attentat au World Trade Center ? Les infos s'enchaînent, toutes plus invraisemblables. « Mais qu'est-ce que je vais faire, Bon Dieu ? » Richard est saisi de panique. Il ralentit et scrute le bas-côté de la route à la recherche d'un endroit où reprendre ses esprits. Mais en quelle année sommes-nous ?

JAMES

« Joyeux aaanniiiiiversaire. Joyeux anniversaiiiiire. Joyeux aaaaaanniversaire, Papa... » les mots sont hésitants mais la voix est cristalline et le ton parfaitement juste. La joie, mêlée d'émotion et de fierté, se lit sur le visage de James. À quarante-deux ans, il pense avoir réussi sa vie. En témoigne l'affection de son épouse et de ses deux enfants, réunis autour de lui en ce jour spécial.

Que Tonya ait chanté en français n'est qu'une fierté parmi d'autres. Son salaire de responsable de secteur dans la restauration d'entreprise permet à James et sa famille de vivre convenablement, mais sans excès ; il est tout simplement heureux d'avoir pu payer ces leçons de français à sa fille. D'autant plus qu'elle est douée.

« Tiens, papa. Joyeux anniversaire ! » James se lève pour embrasser chacun de ses enfants. « Vous êtes gentils, merci. Vous ne devriez pas dépenser votre argent comme ça pour votre vieux père. » Il relève exagérément les sourcils et penche légèrement la tête à gauche, puis à droite, comme pour deviner ce que contient le paquet. Le papier est froissé, le scotch trop long avec des empreintes de doigts, le bolduc trop serré, et la

forme ne laisse que peu de doute sur le contenu. « C'est une moto ? Une Kawasaki ? », plaisante-t-il. Tonya éclate de rire. « J'espère qu'il sera à ta taille », dit son frère.

Déployant un grand T-shirt à l'effigie des Red Hot Chili Peppers, James affiche un large sourire, ému et satisfait : « Vous avez pris XXL... Que dois-je en conclure ? dit-il avec un clin d'œil. Merci beaucoup les enfants ! » Puis il se retourne vers sa femme en s'emparant de l'enveloppe que celle-ci a déposée sur son assiette : « Merci, Liz. Voyons ce que tu as encore trouvé pour moi... »

Après avoir décacheté l'enveloppe, James reste un instant sans parler, comme interloqué : « Des places pour l'Ohana Festival ? Mais c'est trop, c'est vraiment trop... »

— Ne t'inquiète pas, ça ne suffira pas à nous ruiner. J'ai pensé que ça te ferait plaisir. Il y aura les Red Hot, cette année.

— Mais tout de même.... Tu n'as pas repris le yoga parce que tu disais que nous étions un peu justes.

— Ne t'inquiète pas, je te dis. C'est par le fils de Bill et Alice que j'ai pu avoir des places. Pas trop chères. Et puis, nous irons ensemble, comme dans nos jeunes années... Moi aussi, ça me fait plaisir.

— Et nous aussi ? Vous allez nous emmener ? demande Tonya.

— Excusez-moi, les parents, mais j'aurais trop la honte, ricane Paul.

— Mais de toute façon, n'y pense même pas, mon petit Paul ! C'est pas un endroit pour un gamin comme toi », réplique James en cherchant le regard de sa femme.

Ce repas d'anniversaire en famille après une semaine dans les bureaux de Redberry Ltd fait partie des petits bonheurs qui suffisent à combler James Taylor. Le retard de livraison des primeurs, le commentaire déplacé d'une cadre RH végane, l'augmentation du prix du pain, les difficultés de trésorerie et autres tracasseries professionnelles sont loin. James est tout simplement satisfait de son sort, amoureux de sa femme et en adoration pour ses enfants. Il aimerait juste pouvoir leur offrir davantage de petits plaisirs, des sorties, des vêtements à la mode... Mais Liz et lui partagent le même point de vue à cet égard. Ils aimeraient certes être plus riches, mais ils ont appris à se contenter de ce qu'ils ont et ils ont enseigné la valeur des choses à leurs enfants. Si Liz travaille à temps plein dans une maison d'enfants, c'est autant pour gagner sa vie que pour se rendre utile auprès des plus vulnérables. Il la remercie encore en se couchant — « Personne ne sait me faire plaisir comme toi. Merci pour ton cadeau » — et encore une fois en se levant : « Vraiment, je t'adore ! Merci, ma petite femme ! Il me tarde de partir pour la Californie avec toi.

— Tu m'adores peut-être, mais tu as quand même oublié de sortir la poubelle », rétorque Liz, moqueuse.

Elle se sait aimée de lui et elle l'aime infiniment en retour. Mais après vingt années de vie commune, elle ne sait toujours pas que faire de ses effusions. Par comparaison, elle pourrait presque sembler distante. Simplement, elle est pudique quand il est extraverti et romantique. « Tu as bien dormi ? », demande-t-elle en posant leurs deux mugs sur la table. Puis elle se tourne vers la montée d'escaliers : « Paul, Tonya, dépêchez-vous ! On part dans cinq minutes.

— Non. J'ai fait des cauchemars. J'étais au concert avec toi, puis tu as disparu... Et soudainement j'étais avec une autre fille, à Fairfax. C'était étrange, je n'avais pas le choix. J'allais me marier, je ne pouvais pas échapper à ce destin qui m'horrifiait. C'est toi que je voulais. Je te cherchais partout.

— Eh bah, tu vois, je suis là ! Pas trop déçu ? s'esclaffe-t-elle. Les enfants, on y va ! »

C'est ça aussi qu'il aime chez elle, ce sens de l'humour et cette légèreté qui lui font relativiser ses petites angoisses. Une nouvelle semaine de travail peut commencer ; ils sont forts de leur amour réciproque et prêts à affronter les tracasseries du quotidien.

« Bonjour Patron ! Alors, vous avez été gâté ? »

C'est tous les matins le même de ses trois commis qui l'accueille en cuisine avec son immuable sourire. Il est affairé à détailler des carottes comme s'il n'existait pas de plus grands plaisirs. « Oui Janali, je te remercie. Ma femme m'a beaucoup gâté cette année.

— Et vous avez fait la fête ? Vous êtes fatigué, patron. »

James a des scrupules à faire état de ses états d'âme en présence du jeune réfugié afghan, mais il admet qu'il a fait une petite nuit : « J'ai rêvé que je n'arrivais pas à épouser ma femme... Je l'ai cherchée toute la nuit, dans tout le pays. » Il se reproche aussitôt sa maladresse ; Janali n'a plus aucune nouvelle de son épouse depuis qu'il a quitté son pays en urgence avec l'aide des GI's. « C'est idiot, tente-t-il de relativiser. Liz est viscéralement attachée à la côte est. J'aurais pu m'épargner le mal de chercher ailleurs... »

James a parfois songé à retourner vivre à Fairfax, là où il a grandi. Il aimerait que Paul et Tonya connaissent une autre vie, à l'écart du tumulte de la ville et de ses loyers excessifs. Il voudrait se rapprocher de ses parents vieillissants. Il est leur enfant unique, né sur le tard et adoré d'eux. Mais Liz ne supporte pas la campagne. Pour rien au monde elle n'accepterait de vivre sur la côte ouest, encore moins dans le Midwest, et pas non plus dans cette bourgade de Virginie où

James retournait encore tous les week-ends quand ils se sont connus. Elle a grandi à Baltimore et a fait ses études de sociologie à Washington. Et si elle a bien voulu emménager à New York, c'est uniquement pour suivre James dans son nouveau job. Elle n'aurait pas fait un mile de plus vers l'Ouest ou le Nord, ni même le Sud.

Au fond, James s'en fiche. Il aimerait avoir un potager, mais serait disposé à s'installer à Baltimore si Liz insistait. Il se souvient de la façon dont elle s'est moquée gentiment de son accent et de son accoutrement quand ils se sont rencontrés en 1997, à *George-Washington University* à Washington. Elle n'aime pas la campagne, mais ce péquenaud-là lui avait finalement bien plu.

C'est elle qui l'avait dragué, lui n'aurait jamais osé, et elle l'avait présenté à ses parents avant même qu'il y ait la moindre histoire entre eux. Sans doute avait-il été agréé par Albert Wojranowski, leur histoire avait débuté peu après. James sait aujourd'hui que son beau-père l'avait testé à son insu, comme chacun des prétendants de ses trois filles. Mais, à l'époque, il s'était présenté chez les Wojranowski sans arrière-pensée, simplement heureux d'être invité dans la famille d'une camarade. C'est à la naissance de Paul, près de dix ans plus tard, qu'il s'était senti pleinement intégré. Mary Wojranowski avait commencé à parler de lui comme d'un merveilleux papa, affectueux et disponible, pas comme les hommes de son époque... Pour sa part, Albert lui était reconnaissant d'avoir engendré un garçon. Ils avaient raison. James est un bon papa, affectueux sans être permissif, patient et disponible pour toutes sortes de jeux et activités éducatives. Pour cela, mais aussi parce qu'il est un amant attentionné, il est de surcroît un excellent mari, toujours plus amoureux au fil des années.

Janali raconte comment sa nièce a disparu à Kaboul quand elle avait vingt ans ; on l'a retrouvée après trois jours. Deborah, la nouvelle stagiaire, est effarée et John se moque d'eux. « La vie sans femme, ça doit être sacrément reposant ». Alors, quand James appelle Liz comme tous les jours après le service de midi, il est légèrement inquiet : « Ça va bien ma chérie ? Tu es toujours là ?

— Oui, oui. Comme tous les jours depuis plus de vingt ans », s'amuse-t-elle.

JAMES

« En vérité, je te le dis, à moins de naître de nouveau, personne ne peut voir le royaume de Dieu, dit Jésus. Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? demanda Nicodème. Peut-il entrer une deuxième fois dans le sein de sa mère et renaître ? » Légèrement voûté sur sa chaise, James est dans la position de ceux qui communient avec l'au-delà. Il se sent tiré du néant par la parole divine : « Ne t'étonne pas ; il faut que vous naissiez de nouveau... »

La voix est chaude, monotone et apaisante. Puis montent le son d'une guitare et des voix féminines qui chantent les louanges du Seigneur. James garde les yeux clos, comme au petit matin quand rien ne le contraint à se lever. Aucune obligation ne le tire de cette douce torpeur, pas même la curiosité de savoir qui a posé ses mains sur les siennes. Il se sent bien, porté par un flot de chaleur humaine.

Ces chants et cette ambiance lui sont familiers. Il reconnaît cette odeur, de pancakes et de renfermé. Il connaît ces chants, ces mots, qui lui reviennent d'un lointain passé et l'extirpent peu à peu de sa pénombre intérieure. Derrière ses paupières closes, les taches de couleurs se meuvent et se mélangent, évoluant du

gris au brun, puis au jaune mordoré. Une lumière éblouissante lui fait ouvrir les yeux.

La jeune fille qui lui tient la main droite lui adresse un sourire bienveillant ; elle semble le connaître. De l'autre côté, un adolescent à la moustache naissante lui soulève le bras avec entrain : « Alléluia, alléluia ! » Aurait-il été victime d'un accident ? D'une maladie subite qui l'aurait envoyé au paradis sans détour par le purgatoire ? Ces visages ne lui paraissent pas complètement inconnus. Sont-ce des camarades décédés en même temps que lui ? Et cette odeur de cannelle, est-elle bien celle du paradis ? Une jeune fille a repris la lecture : « Le grand dessein de Dieu pour chacun d'entre nous s'accomplit en temps voulu. Son plan se réalise sans l'ombre d'un doute. » Avec leurs jeans démodés et leurs sweat-shirts des années 1990, ces jeunes gens en cercle autour d'elle n'ont pourtant rien d'anges du paradis, ni même de saints. Cette ambiance lui rappelle plutôt l'école du dimanche de son enfance. Qu'est-ce qu'il fait là ? Et où est Liz ?

« Allons dans la paix du Christ », déclare finalement un grand barbu, en ouvrant largement les bras vers l'assistance. « Merci encore à James d'être venu à notre rencontre. Nous nous retrouverons ici même dans une semaine pour des prières et une réflexion sur le thème du mariage. À dimanche ! ». Les conversations reprennent, en petits groupes. Certains sont plus pressés, mais chacun pose sa main sur l'épaule de James en se dirigeant vers la sortie, comme pour l'encourager. Peut-être ai-je perdu toute ma famille, se dit-il. À moins que je ne sois malade.

Liz n'est pas là. Elle aurait pu lui dire ce qu'il faisait ici, et éclater de son rire moqueur : « James, tu n'as tout de même pas oublié ton rendez-vous avec les adeptes du pancake à la cannelle ? » Il se lève à son tour, serre la main du grand barbu qui tient la porte et sort dans une rue qu'il reconnaît immédiatement : il est à Fairfax !

Dans la lumière des candélabres, il aperçoit ses parents, serrés sous un minuscule parapluie. Ils ont ce sourire ravi qu'ils avaient jadis à la sortie de l'école. « Alors, mon chéri, demande sa maman. C'était bien ? Tu t'es fait des camarades ?

— Enfin, Beth ! À son âge, on ne se fait plus des amis comme au jardin d'enfants, intervient son papa. Tu as eu raison de t'inscrire à cet atelier biblique, fiston. Pour les amis, tu verras bien. »

James leur emboîte le pas sans s'étonner que sa maman lui prenne le bras pour traverser la rue. Elle lui ouvre la portière à l'arrière, s'assure qu'il a bien attaché sa ceinture puis prend place à l'avant. Il se laisse alors bercer par ses paroles et le ronronnement du moteur, incapable d'échapper à sa torpeur. « On va passer voir papy. Mais on ne rentrera pas tard, d'accord ? » James sait que la question n'appelle pas de réponse. Il se sent comme un petit garçon malade, qui acquiesce à ce qu'on lui dit et se laisse emmener là où on l'emmène. Qu'il est doux de se laisser faire. Et quand la voiture s'immobilise, il prend son temps avant d'en ouvrir la portière.

La pluie qui n'a pas cessé l'oblige toutefois à accélérer le pas. Ses parents sont déjà sous l'avant-toit, ils déposent leur parapluie dans le grand vase à l'entrée et répondent au signe amical de l'infirmière à l'accueil. « Mais enfin, James ! Qu'est-ce que tu regardes ? On dirait que tu n'es jamais venu ! Dépêche-toi un peu, ça va être l'heure du repas. » Ils s'engouffrent tous les trois dans l'ascenseur.

Kenyon Harvey ne manifeste aucune surprise de voir entrer sa fille avec son gendre et son petit-fils. Mais James ressent pour sa part un picotement dans le cœur en apercevant son grand-père, trop maigre dans son trop grand fauteuil. Il s'approche pour l'embrasser. Depuis combien de temps ne se sont-ils pas vus ? Difficile à dire... James ne se rappelle pas lui avoir rendu visite ailleurs que dans sa maison de Sterling, où il a passé toutes

ses vacances dans son enfance. Il devrait pourtant se souvenir... Pensif, il regarde sa mère s'affairer autour du vieil homme. « Papa, je vois que tu n'as pas mangé les confitures que James t'a apportées lundi. Tu ne les as pas aimées ? » Sans attendre la réponse, elle ouvre une armoire métallique et en examine les rayonnages. « Tu as besoin de pyjamas, on dirait. » On croirait une femme d'affaires inspectant son staff. Son mari s'est quant à lui assis dans un fauteuil ; il est plongé dans la lecture du programme télé.

« Et comment va Mamie Margaret ? demande soudainement James.

— Mais, James ! Mais qu'est-ce que tu dis ? »

Ses parents sont stupéfaits. Mais son grand-père ne l'est pas, ses yeux sont au contraire brillants. « Margaret ? Margaret est une femme prodigieuse, énonce-t-il dans un murmure d'admiration. Vous la connaissez ? ». Puis il se tourne vers sa fille « Ah, mais vous êtes là, Mademoiselle ? Je disais à ces gens que vous étiez prodigieuse. Nous pourrions nous marier. »

La mère de James soupire douloureusement. « Papa, tu sais bien que maman n'est malheureusement plus là. Paix à son âme... » Puis elle adresse un regard réprobateur à son fils : « On va y aller. C'est l'heure du dîner. » Et quand ils remontent en voiture, elle n'a toujours pas cessé de parler, de choses et d'autres, sans importance, dans un flot ininterrompu.

Pourtant elle finit par se taire et ce n'est qu'après plusieurs minutes de silence qu'elle reprend, plus posément : « Il avait l'air bien aujourd'hui. Il est comme apaisé depuis qu'il est dans cette maison. Les infirmières sont gentilles, n'est-ce pas ? ». Son mari reste silencieux, concentré sur sa conduite sous la pluie. Quant à James, il est bouleversé : « On dirait un petit garçon. Vous croyez qu'il m'a reconnu ?

— Mais bien sûr qu'il t'a reconnu ! Et pourquoi pas ?

— La prière de la foi sauvera le malade et le Seigneur le relèvera. Et s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné, ajoute son père. Tu devrais prier pour ton grand-père, James.

— Tu as raison, Allan, approuve sa mère. Tu t'arrêteras chez Monica, j'ai fait un *carrot cake* pour demain. »

Après cette ultime étape chez l'amie de Beth, la famille Taylor retrouve enfin le confort chaleureux de leur maison. James aime cette odeur de maïs et de détergent qui lui dit qu'il est bien rentré chez lui ; il a besoin de se faire un thé, mais il ne tardera pas à se coucher. Il s'est senti fébrile toute la journée, cotonneux, comme dans un monde irréel. Il n'a pas d'autre envie que de monter dans sa chambre.

Légèrement inquiète, sa maman viendra l'embrasser dans son lit, sur le front pour s'assurer qu'il n'a pas de fièvre, et murmurer à son oreille : « Bon anniversaire, mon chéri. Repose-toi, tu ouvriras ton cadeau demain. »

RICHARD

Un instant sonné, Richard a dû se garer sur le bas-côté. Difficile d'admettre qu'il est revenu un quart de siècle en arrière, même si cette moustache encore un peu rousse dans le rétroviseur témoigne d'un changement de physionomie notable. Il remet le contact et recommence à rouler, droit devant lui.

S'il en croit l'horloge du tableau de bord, il est 14 h 22. Rien ne l'oblige à rentrer chez lui. Il peut prendre le temps de réfléchir. Pourquoi d'ailleurs retourner dans cette immense maison qu'ils ont fait construire à la naissance de Richard Jr, en 1968 ? Ce serait un comble. Vingt ans après son divorce, il faudrait reprendre la vie commune avec cette... avec cette salope ! Les mots lui manquent pour décrire ce qu'il éprouve au sujet de son ex-femme. Comment pourrait-il partager sa chambre ? Et son lit ! Mais s'il ne reprend pas sa place dans la maison, c'est elle qui la prendra. S'il disparaît, elle s'emparera de ses biens et de la fortune qu'il a lui-même amassée. Comment accepter qu'elle jouisse sans entrave de leur patrimoine commun quand il sera pour sa part SDF ? Il se demande d'ailleurs comment retrouver son code de carte bleue...

Il compte les années, tirant sur sa cigarette pour mieux se concentrer : « Nous sommes en 1994, le 3 novembre 1994. Je

devrais donc avoir cinquante-six ans... À cette date, Nancy avait-elle commencé à mettre son plan à exécution ?

Des images de bonheur lui passent alors devant les yeux : Richard Jr et Sarah à Disneyworld, avec Mickey et la petite Sue dans sa poussette ; Nancy qui agite un bouquet de fleurs blanches devant une église de bois ; Mahwah, son mustang préféré au galop dans la plaine de Wasco... Richard se sent prêt à flancher. Il s'interroge sur la réalité de ses sentiments quand une puissante sirène l'arrache à ses pensées dans un crissement de pneus. « Connard ! Dégage de là ! », hurle le chauffeur d'un truck gigantesque, à quelques dizaines de centimètres de la Corvette. Richard a senti le souffle par la fenêtre ; le klaxon lui a transpercé l'estomac. Il s'est arrêté au milieu du rond-point, presque sans réaction.

Il lui faut quelques minutes pour comprendre qu'il vient d'échapper à la mort. Quel paradoxe ! Rajeunir de vingt-cinq ans pour mieux mourir vingt-cinq ans plus tôt. Que se serait-il passé ? Mort en 1994, il n'aurait jamais rien su de la trahison de Nancy ni n'aurait enduré les atroces souffrances de son cancer. Peut-être ferait-il mieux d'en finir dès aujourd'hui.

Il doit reprendre ses esprits. Il est trop jeune pour mourir, se dit-il en entrant sur le parking du Wendy's. Une bonne bière, un burger et une cigarette devraient lui permettre de rassembler ses esprits. Est-ce que les politiques antitabac étaient déjà aussi strictes ? se demande-t-il dans un nouvel effort de mémoire. Pour l'instant, et pour quelque temps encore, il va pouvoir payer dans les stations-service avec la carte Texaco qu'il a trouvée dans le vide-poche, sous une cartouche de chesterfields. Il va rouler jusqu'au ranch où il a grandi, dans le comté de Wasco. S'il rentre, ce ne sera qu'après avoir mis au point sa stratégie de vengeance.

Il faudra au moins trois heures pour atteindre Antelope ; de toute façon, personne ne l'attend. Et si Nancy affiche certainement son air de chien battu à l'heure qu'il est, ce sera

pour mieux attirer la compassion. Abandonnée par son mari alors qu'elle devait fêter son diplôme ! Un diplôme de naturopathe, la conne ! Que pouvait-elle espérer de mieux ? Elle est enfin libre, se réjouit-elle sans nul doute. Et prête à endosser ses oripeaux de victime. En tout cas, lui, c'est sûr, il n'attend personne. Et lui aussi se sent libre, délié de ses attaches familiales délétères et de la maladie qui lui pourrissait ses dernières années de vie.

Depuis combien d'années n'est-il pas revenu à Antelope ? Il a fait un peu de rangement avec Jerry après la mort de leur père. Mais il s'est laissé prendre par ses affaires, l'exportation de cerises étant finalement devenue son seul lien avec cette terre. Personne ne l'attend dans ce hameau perdu de l'Oregon... Mais personne ne s'étonne de l'y voir. Son vieux voisin le salue de loin, comme s'ils s'étaient vus la veille.

Les écuries sont vides. Il en hume l'air, cherchant à retrouver les odeurs animales de sa jeunesse. Si seulement il avait pu retourner encore plus loin dans son passé ! Ne serait-ce que cinq ans. Il aurait enfourché Mahwah pour une belle balade dans les vergers, sous le regard bienveillant de son père. Mais la mort du vieil homme et la vente de l'exploitation ont marqué la fin d'une période d'insouciance. S'il pouvait, il remonterait le temps pour récupérer son pur-sang. N'est-ce pas Nancy qui, déjà, lui avait conseillé de vendre sa part d'héritage ? Il a placé son maigre pactole dans la conserverie qu'il venait de créer. Et pour quel bénéfice ? Une goutte dans le groupe agroalimentaire qu'il possèdera à la fin de sa vie. La chose est certaine, Nancy n'en profitera pas. Ce voyage dans le temps aura aussi ce mérite de donner à Richard les moyens de sa vengeance. Il va la déshériter, et ruiner sa réputation.

Richard est là depuis plusieurs jours quand une voix aigüe le tire de sa torpeur : « Papa, Papa... Papa, tu es là ? Papa ? » Il a repris ses marques aussitôt après son arrivée dans la maison de

son père ; il en connaît chaque recoin, mais aussi chaque odeur, chaque son, qu'il sait attribuer à un changement de température, au saut d'un chat sur le toit du cabanon, au passage du bus scolaire... Qu'un enfant se soit égaré dans ce coin perdu de l'Oregon devrait l'intriguer, mais Richard ne quitte pas son rocking-chair. Il se ressert un verre de whisky sans se demander quelle âme humaine déchire ainsi son silence. Cela fait peut-être deux semaines qu'il rumine ses projets de vengeance. Il faut toucher Nancy par là où ça fait mal, se répète-t-il en boucle. Il faut qu'elle souffre à la mesure de sa trahison.

« Papa. Je sais que tu es là. » Richard ne réagit toujours pas quand la porte de bois s'ouvre brusquement dans un cliquetis de serrure. Mais quand il reconnaît les traits juvéniles de sa benjamine, il ne peut réprimer un sourire. « Mais, Papa ? Qu'est-ce que tu fais là ? demande Sue, sur un ton de pitié et de colère mêlées. Je savais que je te trouverais ici. »

Et comme son père ne se lève toujours pas, elle lui saisit le visage à deux mains et lui embrasse le front énergiquement. « Secoue-toi, Papa ! Et dis-moi ce qui se passe !

— Sue, c'est toi ? Je suis content de te voir.

— Oui. Moi aussi, figure-toi.

— Tu me cherches ?

— Évidemment ! Qu'est-ce que tu crois ? Et maman aussi !

— Maman ? Ma mère me cherche ?

— Bon, ça va. T'es pas drôle. Maman, Richard Jr et Sarah sont en panique. Tu penses que tu peux disparaître comme ça, sans prévenir ? Et tu penses que personne ne va s'inquiéter ? »

Richard se ressaisit : « Tu veux savoir ce qui se passe ? Eh bien, demande à ta mère.

— Vous vous êtes disputés ? Ce n'est pas ce qu'elle m'a dit. Au contraire, elle était heureuse d'aller au restaurant avec vous trois. »

Ne sachant quelle attitude adopter, Richard se renferme. Il n'a aucune raison d'en vouloir à Sue ni aucune envie de dévoiler ses intentions concernant Nancy. Il ne peut réprimer son acrimonie : « Et toi ? Tu n'avais pas prévu de venir au restau avec nous ? »

Sue ne prend pas la peine de rappeler qu'elle n'aurait pas eu le temps d'un aller-retour de Sacramento pour une simple soirée en famille. Elle ouvre grand les fenêtres, laissant entrer un froid vif et piquant dans la pièce. « Il faut aérer, dit-elle. Ça te remettra peut-être un peu d'aplomb. Ça pue le tabac froid ! » Puis elle s'approche de l'évier pour faire la vaisselle. « Tu n'as plus de détergent ?

— Je suis content de te voir, répète Richard. Je me sentais seul et abandonné.

— Il faut que tu rentres, Papa.

— Peut-être, mais pas tout de suite. »

Le soir venu, Sue va se coucher dans l'un des lits d'enfant de la chambre du haut, celui du fond, à droite sous la fenêtre, celui que le soleil caresse en premier le matin. Il y a bien quatre ou cinq ans qu'elle n'a pas passé une nuit ici, depuis les obsèques de son grand-père. La maison était pleine pour ce dernier adieu au vieux Yugler ; elle avait dormi avec Sarah. Des souvenirs d'enfance avec sa cousine Gloria et le gosse des voisins lui reviennent. Mais c'est surtout son père qui l'émeut ce soir. C'est ici qu'il a grandi, sans maman. C'est ici qu'il est venu se réfugier.

Elle va rester quelques jours avec lui, puis elle le ramènera à Portland. Elle comprend qu'il a besoin de se ressourcer. Il faut juste qu'elle rassure sa mère et prévienne ses professeurs à

Sacramento. Ils seront de retour dans quelques jours. D'ici là, elle va prendre soin de son papa : « Il faudrait commencer par arrêter de fumer. Tu vas finir par choper le cancer. »

Plus tard, de retour à Portland, elle le précède sur le perron de la villa familiale. La façade est toujours du même blanc immaculé, identique à ce qu'elle était quand Richard a quitté la ville il y a trois semaines, ou plus justement quand il en est parti, dans vingt-cinq ans. Il constate avec une certaine fierté que le massif de rosiers n'est pas encore ce qu'il deviendra avec les années sous la main experte de Miguel et que le sapin de Noël replanté par les enfants est bien maigrelet. Il reconnaît sa maison, sans la reconnaître.

Sue tourne la clé dans la serrure et le devance dans l'entrée.

« Richard ! Oh, Richard, te revoilà ! Quel soulagement ! Qu'est-ce que tu m'as fait peur. » Nancy est méconnaissable. On dirait qu'elle a pleuré ; le rimmel a coulé sous sa paupière gonflée. Et voilà que Sarah se jette sur lui, elle aussi très émue. « Papa ! Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Pourquoi t'es-tu caché à Antelope ? Si tu avais des problèmes, il fallait nous le dire ! C'est encore Martin ? June nous a dit qu'il avait essayé de te joindre. » Richard est immobile, à deux pas de la porte d'entrée. Le flot des paroles de sa fille aînée ne paraît pas l'atteindre.

Sue assiste à la scène depuis le coin repas. Elle a pris son père par l'épaule et l'a brièvement serré contre elle dans un geste d'encouragement, puis elle a avancé vers sa mère et l'a embrassée affectueusement, avant d'aller s'asseoir sur un haut tabouret. Sa mission terminée, elle n'a pas sa place dans les retrouvailles de ses parents. Richard Jr non plus, semble-t-il. Assis au bar lui aussi, il n'a pas quitté son ordi portable des yeux.

« Viens. Viens t'asseoir, chéri, dit Nancy en entraînant Richard vers la salle. Il faut que tu reprennes des forces. J'ai préparé du bouillon. » Richard ne répond pas. Il se laisse emmener vers le canapé sans un mot, dos à la baie vitrée. Les premiers instants de retrouvailles passés, il revient à ses mauvais sentiments pour sa femme et ses premiers-nés. Elle a fait du bouillon... Comme si elle savait cuisiner !

Nancy lui caresse la joue avec tendresse, laisse son pouce s'attarder sur sa pommette et lui embrasse le haut du front avant de repartir vers la cuisine. Elle ne lui demandera pas de s'expliquer sur son escapade. Déjà, elle a repris le rythme et le ton du quotidien : « La soupe aurait certainement été meilleure si Joselita l'avait faite. Mais j'ai dû lui donner son congé ; la petite Mercedes est malade. Elle a une petite santé, cette enfant. » Puis, plus fort, elle demande : « Les enfants ? Vous prendrez du bouillon ? » La vie reprend son cours, comme immuable. Richard Jr n'a rien dit. Sarah s'est assise sur l'accoudoir du canapé et a attiré la tête de son papa vers son épaule. Mais les intentions de celui-ci sont d'une tout autre nature. Il va demander le divorce, et l'obtenir aux dépens de Nancy. Entretemps, il l'aura privée de tout droit sur sa fortune. Il faut qu'il la pousse à la faute pour que tous sachent bien quelle salope elle est. Il va l'humilier. Non, elle va s'humilier elle-même.

« Alors, mon chéri ? Il est bon, mon bouillon ?

— Non. »

BOB

« Marilyn, tu ne veux pas envoyer le gosse chercher des bières ? Ça va commencer.

— Tu ne veux quand même pas envoyer un enfant de six ans te chercher de la bière ! Je vais y aller.

— C'est le *United States Grand Prix*, tu comprends... »

La télécommande dans la main droite, Bob vérifie de la gauche la présence d'une canette au pied de son fauteuil de velours mordoré. Il saisit un paquet de chips au vinaigre. « Malcolm, tu viens voir les voitures ? »

Derrière lui, Marilyn enfle une jolie veste trois-quarts en laissant son regard glisser sur l'écran géant où vrombissent déjà les bolides du Circuit des Amériques. Elle s'assure comme s'il en était besoin que tout est à sa place. Le quintal de Bob écrase les ressorts du fauteuil, jusqu'aux épaules. Leur petit garçon est venu s'asseoir sur la serviette éponge qui protège l'accoudoir élimé et Bob a pris sa petite main cuivrée dans son énorme paluche laiteuse. Dans leur cadre sur la commode, Ronald et Arnold semblent veiller sur eux. Aussi blonds que leur petit frère est brun, ils ont fière allure dans leur costume d'écolier d'un autre âge.

« Tiens, je te pose le téléphone sur la table basse. Ronald et Arnold vont sûrement t'appeler pour ton anniversaire. »

Rien ne va bouger dans la maison, Marilyn peut sortir sans crainte.

MICHAEL

« Hey, Mike ! Mike ! Dis donc, vieux. Ça ne va pas bien ? Ça ne te réussit pas trop, la bière, on dirait... Regardez-moi ça, le petit garçon à sa maman. Une pinte, et il te fait un coma ! Hey, Mike ! Réveille-toi !

— Oh, Tom ! Tu es là ? Ça fait plaisir, après toutes ces années.

— Tu déconnes, Mike ? Je te fais un café salé ou tu te rendors ?

— Qu'est-ce que tu fais là, Tom ? Tu n'as pas changé, c'est incroyable.

— Il va falloir penser à arrêter les conneries, mon gars. Allez, assieds-toi. »

Michael se laisse tirer par le bras et retombe lourdement sur un fauteuil de camping opportunément avancé par le jeune Thomas Gallagher. « J'ai trop bu ? demande-t-il, la voix pâteuse.

— Tu m'étonnes. Tu ne te souviens pas ?

— Non, de quoi ?

— Eh, ben. Joyeux anniversaire, mon gars. Tu te souviens bien qu'on est là pour tes vingt ans ? Tu te souviens que tu t'es enfilé quelques canettes ? Tu te souviens que tu as montré ta bite à cette fille ? »

Michael Owens reste sans voix. Il a bien dû consommer un peu trop d'alcool, il le ressent dans son corps, amorphe et nauséux. Mais au point de sortir sa bite ? Mais qu'est-il venu fêter sur ce terrain vague ? Ses vingt ans de bons services au Marriott ? Ça ne fait pourtant pas si longtemps qu'il y travaille. Ses vingt ans de quoi ?

« Quand je pense que c'est toi qui as voulu venir ici ! Tu n'as pas dû voir une minute de ce groupe que tu attendais tellement. En tout cas, merci. Moi, ils m'ont bien plu tes Black Eyed Peas. Ça ne m'étonnerait pas qu'ils soient célèbres un jour.

— Excuse-moi, mais ils commencent à l'être un peu, quand même.

— Ouais, disons qu'ils sont connus de toi. Mais quand tu fais ce genre de festivals, c'est que t'es pas Les Rolling Stones.

— Et tu dis que j'ai montré ma bite à une fille...

— Bah ouais, tu ne souviens pas ? À cette Lynda, avec qui tu es venu. Elle est pas mal, cette fille, d'ailleurs. Mais on dirait bien qu'elle n'a pas apprécié ton show de bite à la bière.

— Lynda ? Lynda comment ? blêmit Michael.

— Je n'en sais rien. Tu ne te souviens même pas du nom de la fille avec qui tu es venu ! »

Michael se sent prêt à vomir. Est-ce l'alcool ? La fatigue ? Une montée d'angoisse existentielle ? Il a beau se concentrer, il a complètement oublié ce qu'il fait là, avec qui il est arrivé et même où exactement il se trouve.

« Tom, dit-il. Il faut que tu m'aides. Je ne comprends rien à ce qui se passe. Peux-tu me dire où nous sommes ?

— Ah ouais, c'est grave ! Eh bien, mon gars, sache que nous sommes à Palomar Mountain, au festival. Je précise que c'est en Californie ou t'es au courant ? Nous sommes venus fêter ton anniversaire avec quelques amis, dont cette fille, cette Lynda, qui est en fac avec toi je crois. »

Michael est hébété. Lynda qui est en classe avec lui ? Bien sûr que Lynda était à l'ICA avec lui mais il y a bien d'autres choses à dire à son sujet. Qu'elle était sa femme, par exemple. Et qu'heureusement elle ne l'est plus. Et où sont les gosses ?

Quoi qu'il en soit, il doit la rattraper et s'excuser pour son attitude. Ça ne lui ressemble pas ; il n'est pas pudibond mais pas non plus libéré au point d'exhiber son sexe en public ! Il ne pourra plus jamais la regarder en face, se dit-il tandis que la mémoire lui revient progressivement. Cette chaleur, ce terrain vague... avec ces tentes, ces personnages hirsutes et cette ambiance de fin du monde festive... Bien sûr qu'il a déjà vécu ça. Et bien sûr aussi qu'il s'est déjà beurré au point de montrer sa bite. Et peut-être pas qu'une fois, même.

Mais c'était quand ? Quels concerts ? Il se rappelle en particulier un rassemblement, un festival peut-être, où il avait rattrapé Lynda à l'arrêt du bus. Elle avait bien ri de le voir s'excuser aussi piteusement. Elle avait dit un truc comme « Tu crois que je n'ai jamais vu de bite ? » et elle était montée dans le bus pour Los Angeles. Et le lendemain, quand ils s'étaient retrouvés en classe, il s'était excusé à nouveau et elle avait à nouveau beaucoup ri. Maintenant qu'il la connaît, il pense qu'elle avait été touchée et que c'est là qu'avait débuté leur relation. Ses airs de femme libérée cachaient un cœur à prendre ; elle avait été émue qu'il se soucie à ce point de son opinion sur lui.

Oui, mais c'était il y a longtemps ; il était jeune. Qu'est-ce qu'il fait ici à son âge ? Et les Black Eyed Peas dans un aussi petit festival ? C'est tellement improbable. Michael a la sensation d'être encore sous l'emprise de l'alcool, il peine à se concentrer : Les Black Eyed Peas au Festival de Palomar, c'était à leurs tout débuts. Et sa rencontre avec Lynda, c'était il y a vingt-cinq ans au moins. Et donc ? Et donc à quarante-cinq ans il fait les mêmes conneries qu'à vingt ! C'est pathétique.

C'est affligeant, mais il faut admettre que les autres festivaliers n'ont pas l'air beaucoup plus frais. Et Tom, on dirait un ado ! Il n'a pas vieilli. Ils se sont perdus de vue à la fin de leurs études, mais il l'a reconnu immédiatement. Ça fait du bien de le retrouver. « Sinon, qu'est-ce que tu deviens ? Tu es marié ? demande Michael.

— Mais tu débloques complètement ! Va falloir aller voir un docteur.

— T'es con ! Tu ne vois pas que je déconne ? », réplique Michael sur un ton insuffisamment enjoué.

Rien ne permet de croire qu'il a l'esprit à la plaisanterie, mais il s'aperçoit que ce genre de question n'a aucun sens. Même s'il ne comprend pas bien ce qui se passe, il est bien obligé d'admettre que Tom a plutôt l'air d'avoir quinze ans que quarante et que ce qu'il est en train de vivre n'a guère à voir avec son quotidien de quarantenaire divorcé. Son corps aussi est plus léger, plus souple, malgré l'excès d'alcool. Une idée saugrenue lui traverse l'esprit : on dirait qu'il s'est réveillé dans son passé, quinze à vingt ans plus jeune. Il esquisse un sourire, ironique envers lui-même ; quel crétin !

« Dis donc, vieux, tu vas peut-être m'aider à replier cette tente, non ? » Tommy le ramène à une réalité immédiate. Il faut rouler les sacs de couchage et ranger le matériel assez vite pour prendre la navette pour Los Angeles. Mais Michael a besoin de

savoir : « Dis-moi, Tom, il était quelle heure quand j'ai sorti ma bite ? C'était avant minuit ?

— Mais t'es un grand malade ! Allez, bouge-toi. On y va ! »

Alors Michael se lève et calque ses gestes sur ceux de son copain. Il est bien incapable de savoir à qui sont ces affaires, ce qu'il faut en faire et même où ils vont aller après. Mais, apparemment, il faut se dépêcher. Et arrêter de poser des questions idiotes.

MICHAEL

Hier encore, Michael faisait le bilan désastreux de sa vie. Une femme et deux enfants n'avaient pas suffi à compenser ses déboires professionnels. D'ailleurs il n'avait réussi à garder ni les uns ni les autres. À quarante-cinq ans, il était divorcé depuis quinze années et n'avait pas vu ses enfants depuis à peine moins de temps. Et s'il avait retrouvé un emploi au Marriott en juin, c'est parce qu'il y a toujours du travail pour les barmen.

Au total, il avait compté douze années de travail salarié et autant de chômage. Pour dire vrai, il aurait fallu ajouter une activité de livreur de sushis au noir, qui à défaut d'un statut social lui avait procuré quelques subsides. Autrement dit, hier il était un pauvre paumé de quarante-cinq ans, obligé d'admettre que sa vie avait été jusqu'alors un échec. S'il avait été vraiment honnête, il aurait reconnu qu'il était d'un naturel nonchalant et assez peu à l'écoute des autres. Mais il se voyait plutôt un tempérament d'artiste, avec une intériorité forte. Quant à Lynda, elle l'avait depuis longtemps jugé comme feignant et égoïste. Mais pas seulement : « Tu n'es qu'une merde », avait-elle hurlé en claquant définitivement la porte de leur appartement.

Alors qu'hier il se morfondait dans la solitude de son camping-car à Skid Row Los Angeles, le voici donc aujourd'hui sur le pas de la porte de sa maison d'enfance, non loin de là, à San Pedro. Il prend la clé là où il sait la trouver, dans un pot de fleurs derrière le petit banc en bois. Il joue une minute ou deux avec le chien, un bâtard croisé cocker qui lui fait la fête, et il enfile ses savates de velours bleu côtelé. Puis il se dirige vers le petit salon après s'être servi dans le frigo. Le fauteuil de droite a gardé la forme de ses fesses, ou de celles de sa sœur qui en a toujours revendiqué la possession. Celle-ci n'étant pas là, il peut s'installer à son aise. Il décapsule son coca d'une main tout en sélectionnant son programme de l'autre. Le défilement des canaux s'arrête sur une chaîne d'information en continu : une fontaine en granite va être érigée en mémoire des victimes de l'attentat du World Trade Center, La Havane annonce que Cuba honorera ses accords de livraison de sucre, éclipse de Soleil totale en Amérique du Sud...

NICOLE

Nicole s'est assoupie avant d'avoir ouvert son lit. Étendue sur le couvre-lit élimé, elle se réveille par intermittence, jette un œil sur sa montre et sombre à nouveau dans un sommeil agité sans prêter attention au programme d'information en boucle sur le téléviseur.

« Libérée sous caution après quarante-cinq jours de détention, la jeune femme est montée dans un véhicule blanc sans un mot à la presse, psalmodie le reporter. Elle a comparu aux côtés de son avocat qui s'est exprimé à sa place. La nouvelle de sa libération sonne comme un coup de massue dans les oreilles de ses voisins. Ceux-ci avaient déclaré qu'elle prenait parfaitement soin du petit Shawn, mais ils se disent aujourd'hui préoccupés de la savoir en liberté... »

Comme toutes les nuits ou presque depuis ce jour de juillet où elle a été condamnée définitivement, Nicole s'assied en sursaut sur son lit. Elle est en sueur, mais ce n'est une fois encore qu'un mauvais rêve, un terrible rêve, un cauchemar immonde et récurrent qui lui rappelle qu'elle est enfermée et qu'elle ne sortira pas avant 2013, voire 2020... Mais putain ! Son cerveau ne peut-il pas la laisser enfin tranquille ? La vie n'a-t-elle pas été suffisamment cruelle pour qu'on lui épargne de

revivre chaque nuit ses procès et, pire, la disparition de son petit garçon un jour de mai ! Nicole dirige la télécommande vers l'écran en détournant les yeux. Elle laisse les chaînes défiler jusqu'à entendre le rire forcé de Dragon Ball en bruit de fond.

Mais putain, est-ce qu'elle n'a pas le droit à une minute de rémission ? Ce sont maintenant d'autres cauchemars, d'autres images qui vont venir la saisir aux tripes, au cœur. Après ses procès, elle le sait, c'est Shawn qui va venir la hanter, avec ses grands yeux bleus pleins de reproches. Pas une nuit ne lui a été consentie depuis ce jour terrible où elle a signalé sa disparition. Et pourtant, elle a payé au prix fort cette dette qu'elle n'avait pas contractée ! Et pourtant elle a purgé sa peine et fini par sortir de cette taule où elle a abandonné dix-huit années de son existence !

« Roomservice ! » Quand elle est tirée du sommeil au matin, ce sont ces mêmes images de journalistes massés devant un palais de justice qui tournent sur l'écran. « Vous avez demandé votre petit-déjeuner à neuf heures. *Bacon and eggs* ! Bonne journée Madame ! » Nicole cherche la télécommande pour interrompre le défilé de reporters, leur micro dans une main, un parapluie dans l'autre. Elle parvient enfin à les faire taire, mais elle n'échappe pas au commentaire de la femme qui se tient devant elle, un plateau dans les mains — « C'est une bien terrible affaire ! » —, ni à ses encouragements déconcertants : « C'est vous, la dame de la télé, n'est-ce pas ? J'en étais sûre. Il faut être forte, Madame. Sachez que je suis de tout cœur avec vous. Vous ne méritez pas de souffrir comme ça. Personne ne mérite de telles souffrances !

« J'étais à la réception quand vous êtes arrivée, ajoute la femme. Je vous ai reconnue tout de suite, à votre bonnet, mais aussi à votre visage, à vos yeux cernés. Je vous ai proposé un accès au spa. Vous ne vous souvenez pas ? J'étais sûre que c'était vous...

— Vous avez raison, j'ai très mal dormi, je suis épuisée.

— Je vous ai mis un verre de jus d'orange, c'est plein de vitamines, ça va vous faire du bien. Et ma proposition pour le spa tient toujours. Je serai à la réception cet après-midi, venez me voir, je vous donnerai un *pass*. Il faut vous détendre, Madame, après tout ça.

— Je vous remercie. J'ai l'impression de devoir reprendre mes esprits, en effet. »

Nicole porte le verre de jus d'orange à ses lèvres, mais elle n'a pas envie de cette acidité qui l'agresse. Elle doit faire le ménage dans sa torpeur, trier les informations entremêlées dans son cerveau mal réveillé. Et pour commencer, qui est cette dame qui lui apporte des œufs et du bacon dans sa cellule ? Elle ne se rappelle pas l'avoir déjà vue. Où sont-elles ? Quelle est cette prison où les draps sont immaculés et le couvre-lit fait de velours vert ?

Mais surtout, que ferait-elle en prison ? Elle a purgé sa peine, jour après jour jusqu'au 27 juillet 2013 ! Et cette matonne qui dit l'avoir accueillie à la réception ! À la réception ?

À la réception... Nicole se trouverait donc dans une chambre d'hôtel, de catégorie moyenne, alors qu'elle ne quitte jamais sa petite maison de Kirkland ! Ce n'est pas qu'elle se sente si bien chez elle — elle n'est bien nulle part — mais les turbulences de sa vie ont fait d'elle une femme craintive, qui s'attache à maintenir le moindre détail de son quotidien sous contrôle. Car l'insouciance se paye cher ; Shawn aurait grandi auprès d'elle si elle n'avait été si légère.

Le café est amer. Si seulement ça l'aidait à rassembler ses esprits ! Elle doit sortir, prendre l'air, chercher des repères. Elle enfiler les Dr Martens à fleurs et la veste de cuir qui semblaient l'attendre au pied du lit. Pas de valise, pas de nécessaire de toilette, mais un petit sac à bretelles pendu derrière la porte

semble être son seul bagage. Elle n'est pas certaine d'avoir jamais possédé un truc pareil, il faudra vérifier.

Elle observe la rue depuis le sas d'entrée de l'hôtel, hésitant sur la direction à prendre. Les lieux lui sont étrangers, bien que l'ambiance lui soit familière. Elle connaît cette météo humide et froide, caractéristique du nord de la côte est. Ça lui rappelle sa jeunesse à Seattle, mais elle ne reconnaît pas la ville. Devant elle se dresse un bâtiment de brique rouge sans charme, à sa gauche la rue rectiligne mène vers un immeuble en construction, à droite c'est le même paysage désert, à peine troublé par l'autobus qui s'arrête pour laisser descendre une vieille femme noire ployant sous le poids de ses cabas. Mais ce quartier aux airs de banlieue résidentielle paraît mort.

Nicole n'aime pas être à découvert, dehors, à la vue de tous, sans maîtrise des lieux et des gens. L'absence d'âme qui vive est encore plus inquiétante. Elle revient sur ses pas, laisse les portes de l'hôtel s'effacer devant elle et va s'asseoir dans l'un des fauteuils du hall d'entrée. Après quelques minutes elle se relève et adresse un signe courtois au réceptionniste. « Je voudrais boire quelque chose, pourriez-vous m'indiquer le bar ? »

Elle commande un whisky sans se préoccuper que la pendule affiche seulement 10 h 30. En d'autres circonstances, elle se serait interdit d'entrer, car elle a trop vu, sur d'autres et potentiellement sur elle-même, les ravages de l'alcool qu'on boit seul avant midi. Elle sait seulement que ça va lui faire du bien de se réchauffer la gorge et les sens. Mais elle s'en fait déjà le reproche ; c'est peut-être comme ça qu'elle s'est retrouvée ici, sans mémoire... Il ne faut jamais lâcher prise !

Et pourtant non. Elle n'a pas bu hier, ni avant-hier. Elle était chez elle, à Kirkland. Comme tous les matins, elle s'est levée vers neuf heures et s'est contentée d'un thé vert. Et comme tous les jours, elle a pris vers dix heures un bol de cornflakes, puis elle a fait un peu de ménage avant de prendre le bus de onze heures

douze. Il faut bien travailler pour vivre, surtout quand on a perdu autant de temps derrière les murs d'une prison !

Nicole boit cul sec pour se donner la force d'affronter la réalité, elle dégrafe les lanières de cuir de son sac de toile et y plonge la main avec appréhension. Elle redoute d'y trouver quelque objet compromettant ou de se dévoiler aux autres clients et au barman. Mais elle n'en extirpe tout d'abord qu'un crayon de papier mâchouillé, ce n'est pas ce qu'elle cherche. Puis ses doigts reconnaissent un baume à lèvres, à moins que ce ne soit un tube de colle... Et voilà, un portefeuille. Et des papiers pliés.

Elle reconnaît ce type de portemonnaie, à pochettes, qu'elle trouve si pratique. Celui-ci est rouge. Les documents d'identité sont au nom de Nicole Ridgway, née le 3 novembre 1965 à Seattle, État de Washington. C'est bien elle. À côté de sa carte de crédit, elle trouve un photomaton de Shawn et elle. Le cliché est ancien, très ancien. Le petit paraît avoir six ou sept ans et la pensée qu'il en aurait trente de plus aujourd'hui lui transperce le cœur.

Dans le portemonnaie, avec deux billets d'un dollar, se trouve une feuille de carnet pliée en deux où sont écrits de sa main les nom et adresse de Bruce D. Albertson, l'avocat le plus incompetent de la ville selon elle.

Enfin elle ouvre la liasse de documents pliés, parmi lesquels elle reconnaît sans hésitation le papier à en-tête du prêteur qui lui avait avancé le montant de sa caution : Alladin. Le formulaire de demande et accord de cautionnement qui porte sa signature stipule ses nom, prénom, adresse et numéro de téléphone tout en haut, dans une rubrique intitulée « Défendeur » : RIDGWAY Nicole, domiciliée à « Kirkland » depuis « toujours ». Aucun domicile antérieur n'est mentionné. Elle est propriétaire de son logement.

Il n'y a là rien de particulier. Nicole vit en effet depuis sa naissance dans la même maisonnette de la banlieue de Seattle, où ses parents l'ont laissée quand ils sont partis vivre dans le Sud. Ce qui l'intrigue davantage, c'est que ce contrat de cautionnement se trouve encore dans son sac tant d'années après. Si elle compte bien, voilà déjà vingt-cinq ans qu'elle a été arrêtée et qu'elle a signé un tel contrat. Il y a bien longtemps que sa caution a été remboursée et qu'elle a payé son dû à Alladin.

Sur le formulaire, elle a ensuite mentionné sa taille, son poids, et la couleur de ses yeux et cheveux. Mais elle a biffé la case « cicatrices » et « tatouage ». C'est en effet en prison qu'elle s'est gravé le prénom de son bébé dans la chair ; au moment de son arrestation, elle avait encore la peau laiteuse d'un nourrisson.

Il est bien précisé qu'elle était alors serveuse, depuis six mois, chez Ben & Flo, et que sa responsable se nommait Anna Bansky. Ça, elle l'avait oublié. Elle est célibataire, mère d'un enfant de sexe masculin né le 4 juillet 1982 à Kirkland.

Mais le plus douloureux se trouve en bas, après les détails sur ses véhicule et permis de conduire. DATE ET LIEU D'ARRESTATION : 15/09/1994 à Kirkland — CHEF D'INCULPATION : infanticide - LIBERTÉ SUR PAROLE : Non

NICOLE

L'un des documents que Nicole a trouvés dans son sac indique qu'elle a été libérée sous caution le 2 novembre de l'année 1994, sur décision du Juge Robinson. Le montant de la caution et le nom du cautionnaire y sont mentionnés, de même que ses obligations dans l'attente de son prochain procès. Il n'y a là rien de très intéressant, elle se souvient comme d'hier de ce jour d'été où elle a quitté la prison du comté de King avec la certitude de ne jamais plus y retourner. C'est la question de sa présence dans cet hôtel qui reste entière.

Ce qui lui arrive est forcément en lien avec son procès... Tout dans sa vie est relié à son procès. Comme cette façon qu'ont les gens de l'interpeler dans la rue, vingt-cinq ans après sa condamnation ! On la reconnaît. Ce matin encore, la femme de chambre lui faisait part de sa sympathie dans ces moments douloureux ! Plus d'un quart de siècle après les événements !

Nicole commande un deuxième whisky, qu'elle boit d'une traite en se levant pour retourner dans sa chambre. Mais, en repassant par le hall, elle aperçoit le journal local sur une table basse et croit reconnaître un visage familier à la une. On croirait

Shawn ! Prise d'un malaise qu'elle espère devoir mettre sur le compte de ses excès d'alcool le matin à jeun, elle accélère le pas, s'empare prestement du journal et le cale sous son bras, comme si de rien n'était.

Ce n'est qu'une fois dans sa chambre qu'elle le déplie, lentement, inquiète à l'idée que son affaire soit une nouvelle fois dans les médias. Quel vautour est revenu ronger ses derniers lambeaux de chair ? se demande-t-elle en constatant que c'est bien Shawn qui fait une fois de plus la une de la presse du jour. C'est toujours la même photo de lui, dans la bibliothèque de son école, que les journalistes ressortent invariablement pour illustrer leurs articles sur les infanticides, les erreurs judiciaires ou la presse pourrie, et parfois aussi pour reparler de « l'affaire du petit disparu de Kirkland ».

Mais quel besoin ont-ils de revenir sur des faits aussi anciens et insignifiants ? « La mère infanticide libérée sous caution ! » titre *The Seattle Times*. Est-ce là tout ce qu'ils trouvent à publier après vingt-cinq ans ? Ce doit être un vieux numéro. En repliant le journal, Nicole s'étonne tout de même qu'on puisse trouver dans le hall d'un hôtel un si vieux journal, et qui sente encore l'encre fraîche. Mais elle doit cesser de se poser des questions. Les journalisteux sont prêts à tout ; ça fait bien longtemps qu'elle l'a compris. Il est plus urgent de savoir ce qu'elle fait là, seule dans une chambre d'hôtel, et de rentrer chez elle à Kirkland.

Elle n'a normalement aucune raison d'aller à l'hôtel. Elle n'en a ni l'habitude, ni les moyens, ni même l'envie. Ça lui rappelle un peu trop ses années passées en cellule. D'ailleurs, la dernière fois qu'elle a séjourné dans un établissement de ce type c'était il y a vingt-cinq ans tout juste, quand elle a pu payer sa caution et être libérée dans l'attente de son procès. Profondément éprouvée par six semaines d'incarcération, elle était terrorisée à l'idée de retrouver sa maison, son désordre et les vestiges de sa vie d'avant. Alors elle s'était donné quelques jours de réflexion dans un hôtel bon marché, à quelques stations de métro du

tribunal. Elle y était restée une semaine, enfermée dans le noir, seulement reliée au reste du monde par les chaînes d'information en continu, qui relataient tour à tour la reprise des conflits en Yougoslavie, le Championnat du monde des mangeurs de saucisses et la libération scandaleuse de la mère infanticide qu'elle était...

Nicole éprouve une sensation de déjà vécu. Il lui semble qu'à l'instar de Bill Murray dans *Le Jour de la Marmotte*, elle est en train de revivre encore et encore une même journée. Il y a vingt-cinq ans, les journalistes l'avaient harcelée sur le perron du tribunal, puis à travers le téléviseur de sa chambre d'hôtel où ils se délectaient de conjectures.

Sauf qu'hier elle était chez elle, à Kirkland, pas à la prison du comté de King !

Craintivement, elle rallume la télévision. Déjà, CNN est passée à d'autres nouvelles, mais les chaînes locales continuent sur leur lancée de la nuit. Trois morts dont un bébé dans un accident de la route font certes l'ouverture du journal, mais il reste encore quelques minutes à consacrer à l'enfant disparu de Kirkland et au scandale de la libération sous caution de sa mère. Nicole regarde impassiblement son voisin de Kirkland déclarer à la caméra qu'on ne devrait pas laisser vivre en liberté des sorcières capables d'horreurs pareilles. Elle remarque qu'il a les traits étonnamment juvéniles et qu'il a perdu sa grosse bedaine de buveur de bière, mais elle ne s'émeut pas de tels propos. Elle a déjà vu cette séquence où cet ancien ami la charge honteusement. Elle en verra d'autres.

« 4 novembre 1994, il est 20 heures. Les News », annonce la présentatrice d'une nouvelle séquence d'information. « Et tout d'abord, les titres... »

1994 ? Nicole aurait envie de faire répéter. Mais c'est bien la date qui apparaît en bas de l'écran : 04/11/1994 – 8 h 20. Il semble se confirmer qu'elle va revivre cette journée une seconde fois. À l'infini peut-être, comme dans le film...

Tout cela est plus qu'improbable, mais qu'y peut-elle ? Elle est épuisée, trop fatiguée pour réfléchir. Et elle n'a pas d'autre choix que de continuer à vivre. Elle est libre, après tout. Elle doit rentrer chez elle et renouer avec son quotidien. Elle finira bien par comprendre ce qui se passe, se dit-elle en remettant le dessus-de-lit vert en place. Puis, après s'être assurée qu'elle laissait la chambre en ordre, elle referme la porte derrière elle.

En cherchant quelques pièces de monnaie pour un taxi ou un bus, elle a trouvé dans son portemonnaie une carte d'abonnement pour le réseau de transports en commun de Seattle. Celle-ci n'étant valable que jusqu'au 31 décembre 1994, elle marque un temps d'hésitation avant de la passer dans le composteur. Mais le son produit par la machine lui paraît suffisamment joyeux pour être interprété comme une validation. Et sur le trajet, les indices se multiplient, qui lui disent qu'elle n'est pas en 2019 : un petit bâtiment des années 1960 là où devrait s'élever une immense bibliothèque de métal et de verre, des publicités pour des produits qui n'existent plus, pas de téléphones mobiles ou presque, mais des gens qui lisent le journal aux arrêts de bus... Mais elle n'a pas la force d'y réfléchir.

À l'approche de son quartier, elle s'attend à voir apparaître la jolie frimousse de la petite Kelly devant sa maison ou au détour de la rue, entre ses deux parents. Ce sont des personnes bienveillantes et très ouvertes, qui lui ont montré des signes de sympathie à sa sortie de prison. Et les gens de cette espèce sont plutôt rares ! Les plus ouverts se contentent habituellement d'un signe de tête quand ils la croisent. Peu nombreux sont ceux qui, comme Drew et Susan, encouragent leurs enfants à la saluer

joyeusement. Mais il arrive même que ceux-ci envoient Kelly lui apporter un morceau de tarte ou lui demander une tasse de farine.

Mais Nicole commence à comprendre que Kelly ne surgira pas... En 1994, nous sommes dix années avant sa naissance, dix-neuf avant que Nicole ait fini de purger sa peine. Regardant sa rue à travers la vitre du bus, elle peine à se convaincre qu'elle était encore là il y a deux jours, mais que c'était dans vingt-cinq ans. « Nous sommes le 4 novembre 1994, le 4 novembre 1994... 1994... » se répète-t-elle, incapable de donner du sens à cette formule. Et c'est mécaniquement qu'elle se lève, descend à son arrêt, puis poursuit à pied sur une centaine de mètres avant de retrouver sa maison. Elle plonge la main dans son petit sac à sangles de cuir et en retire un trousseau de trois petites clés. La voilà chez elle, ou du moins en un lieu qui y ressemble ! La maison sent le renfermé et la déco lui paraît passablement vieillotte, mais elle est chez elle. Elle ouvre les fenêtres et se fait un thé, puis seulement elle s'accorde le droit de se poser pour faire le point.

Elle serait donc revenue à ce moment précis de sa vie où elle avait été libérée dans l'attente de son procès... À l'époque, elle sortait d'une période les plus dures de son existence, insoutenable, inimaginablement cruelle. À la douleur de la disparition de Shawn s'étaient ajoutés la suspicion de son entourage, les interrogatoires, son arrestation et sa détention à la prison du comté de King.

« Vous avez le droit de rester silencieuse », avait déclaré l'officier de police. « Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous au procès... » Puis tout s'était accéléré, sans qu'elle n'ait plus aucune prise sur le cours de sa vie. Elle avait échappé à la fouille corporelle, mais la prise de ses empreintes digitales et la photo lui avaient fait entrevoir la gravité de la situation. Le *booking officer* l'avait placée dans une cellule, puis le juge avait fixé la date de l'audience et elle s'était laissé faire. Toute à sa

douleur, elle n'avait pas senti venir le danger. Ainsi avait-elle répondu aux questions des policiers sans entrain, mais sans se dérober. Jusqu'au dernier moment, elle avait cru qu'ils étaient là pour l'aider et que son innocence allait s'imposer. Son avocat s'était montré rassurant, disant que le maintien en détention était rare et ne concernait que les individus dangereux.

Mais il avait fallu se battre ; le juge Robinson ne lui avait accordé la liberté que contre le paiement d'une lourde caution, du prix de trois maisons comme la sienne. Elle avait donc dû subir la détention plusieurs semaines supplémentaires, le temps de réunir cette somme.

Comprenant qu'elle est revenue au point de départ de son calvaire, Nicole s'interroge sur l'opportunité de marcher dans ses propres pas. A-t-elle eu raison de retourner chez elle au risque de vivre une seconde fois le même supplice ?

La douleur lui déchire les entrailles. Irrémédiablement seule, elle entrevoit l'ampleur des souffrances qu'elle va devoir revivre. À quelques mois de son procès, elle doit s'attendre à être de nouveau injustement condamnée !

Très vite, toutefois, elle se ressaisit. Une chose est sûre, elle ne retournera pas en prison ! Soit elle y échappera cette fois-ci, soit elle trouvera un moyen de mettre fin à ses souffrances et de rejoindre son petit garçon là où il est. À cet instant, l'envie de mourir est de loin la plus forte, mais à défaut d'être heureuse dans cette maisonnette bardée de bois blanc, elle y est à l'abri. Et cette fois, elle va trouver la force de se battre contre son destin, pour que justice soit réellement rendue à son petit Shawn et à elle-même.

Elle pose sa tasse de thé sur la table et se dirige vers l'alcôve du salon qui lui sert de bureau et d'atelier pour sa couture. La première chose à faire est de trouver un avocat. Le sien, qui parade à la télé et s'attribue le mérite de sa libération contre

plusieurs centaines de milliers de dollars, se révélera totalement incapable de la défendre. Elle a payé pour savoir qu'elle n'a échappé à la pendaison que de justesse. Il est hors de question de confier une nouvelle fois son destin à cet homme.

Le temps d'allumage du Macintosh Classic est assez long pour lui rappeler qu'elle est au XXe siècle. Mais elle n'a jamais été adepte des nouvelles technologies ; en l'absence de connexion Internet, elle retrouve rapidement le réflexe de chercher dans l'annuaire. La page des cabinets d'avocats est cornée et le nom de Bruce D. Albertson qui l'a si mal défendue est entouré. Mais elle ne commettra pas une nouvelle fois l'erreur de se livrer à lui. Cette fois, ce sont les plus grands encarts publicitaires qui vont retenir son attention.

Merci d'avoir pris le temps de lire ces quelques pages.

*Si vous y avez trouvé quelque plaisir et si vous souhaitez découvrir ce que le destin a réservé à James, Richard, Nicole, Mike, Bob et leurs proches, vous pouvez **commander 03-XI-2023 d'Evelyne GELIN** chez Amazon (<https://www.amazon.fr>), The Book Edition (<https://www.thebookedition.com>) ou Bookelis (<https://www.bookelis.com>). L'ouvrage est également disponible en version kindle.*

Sur demande à evelyne@simplissimots.com, je vous en enverrai une version .pdf gratuite.

Très sincèrement,

Evelyne Gelin

<http://simplissimots.com/03-XI-2019.html>